

LETA SEMADENI

LE GRAND FLEUVE AMOUR

*Roman traduit de l'allemand (Suisse)
par Barbara Fontaine*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Au-dessus de la plaine qui s'étendait devant sa maison résonnait une vibration comme on peut l'entendre à proximité des poteaux télégraphiques. La prairie blafarde était plus grande qu'à la lumière du jour et complètement déserte.

Quel vertige de penser que ses ancêtres s'étaient ébattus ici un jour : des enfants, des adultes, des vieux et leurs animaux, tous sous la même lune et certains peut-être avec le même poids dans le cœur, toujours en quête de l'instant salvateur, du moment redoutable qui détruirait toute douleur et effacerait chaque doute.

Tant de mort sous la surface, et tant de temps.

Si le temps n'existait pas ! songeait Olga. Si on pouvait le faire disparaître sous terre ! La lune, avec sa lumière froide, éclairerait momentanément la cicatrice, jusqu'à ce que seul un délicat trait filiforme, sur la croûte terrestre, signale qu'il avait existé un jour, ce temps qui parfois l'engloutissait presque.

Devant le village d'Olga, juste à côté de la route, la pente des bouleaux descendait abruptement jusqu'à la rivière mugissante, sifflante. À l'automne, les feuilles jaunissaient, et toute la pente se transformait en une mordorure déchirante, époustouflante, qui ondoyait furieusement au gré des vents qui se levaient. Un peu plus tard, cette ruée vers l'or devenait une mer de flammes, un temps seulement, puis les feuilles brunissaient et tombaient.

C'était la saison de l'ondoyante mordorure. La proche colline s'éclaircissait. Estampés dans ce paysage, les contours de la maison blanche qui avait appartenu à ses grands-parents ; devant elle, deux corbeaux s'envolèrent soudain vers le ciel en croassant.

Olga, qui revenait d'une promenade, fut arrachée à ses pensées. Elle avait essayé d'extraire le visage de Radu de sa mémoire. La dernière fois qu'elle l'avait vu, avant son envol pour Vladivostok, il était gris parce qu'elle lui avait reproché, tendrement haineuse, ses nombreux départs.

Elle entra dans la maison, mit le bouquet de

fleurs dans un vase et le plaça devant le vieux miroir du salon. Une mouche était en train de se promener sur la surface du miroir, elle pénétra dans la bouche entrouverte de la femme qui s'y reflétait, à savoir elle-même. La colère qui la saisit inopinément à la vue de cette mouche qui entrait dans sa bouche la laissa un moment stupéfaite.

Quand Olga était petite, sans doute avant l'âge d'aller à l'école, elle avait assisté un jour avec son grand-père à un concert dans le préau du lycée du bourg voisin. Pour autant qu'elle se souvienne, le pianiste portait un nom japonais compliqué et il avait joué ce soir-là les *Nocturnes* de Chopin. Il était monté sur scène, s'était incliné, avait relevé du pouce et de l'index les pans de son frac, s'était assis, avait fait lentement retomber les pans le long du tabouret et avait attendu que le silence soit tel qu'Olga entende battre le cœur de son grand-père. Puis il avait appuyé sur la première touche. Des ailes avaient poussé à Olga, au ralenti, tout autour d'elle avait été plongé dans une espèce de brume, et elle avait plané dans la salle au-dessus des têtes, jusqu'au moment où la dernière note avait expiré.

Le grand-père aussi était resté assis un moment. Ses mains étaient écartées sur ses cuisses, tandis qu'à côté de la droite une mouche se nettoyait les pattes. Puis il avait posé la main sur la tête d'Olga et l'avait doucement caressée.

La main du grand-père avait beaucoup d'import-

tance pour Olga. Elle désirait ardemment avoir un chien à elle, mais la grand-mère n'en voulait pas un deuxième, le vieux Chan lui donnait assez de travail comme ça, disait-elle.

Pour la consoler, le grand-père avait inventé avec Olga le jeu du chien, alors qu'il était déjà très malade :

Ses mains étaient deux chiens. Olga s'agenouillait par terre devant les deux mains-chiens ou chiens-mains du grand-père, qui étaient posées sur ses genoux. Les chiens étaient très différents, l'un était méchant, l'autre gentil. Ils pouvaient hurler comme des loups, gémir et aboyer. Quand l'un ne faisait pas ce que voulait Olga, elle le battait et le chien se mettait à gémir, il fallait alors le caresser encore et encore pour qu'il se calme.

Olga se tenait en bas de l'escalier et regardait vers l'étage. Radu avait l'air un peu menaçant, immense et étranger. Chaque fois qu'il partait, il lui devenait un peu plus étranger.

On entendit brièvement le murmure de la rivière par la porte entrouverte.

Puis toute la maison s'emplit d'aboiements de joie. Oscar, qui revenait de sa petite promenade matinale, était toujours content de voir une valise ; l'animal adorait prendre le train.

Radu descendit lentement l'escalier et, une fois devant elle, lui toucha la tête du bout des doigts.

La veille au soir, Radu avait évoqué le bonheur du laisser-aller. Olga se tenait à côté de lui dans le jardin, et ils regardaient la rivière. Leurs bras pendaient sur les côtés, leurs mains se touchaient presque. Un oiseau rare se laissait porter par la rivière en aval, et Olga fut effrayée par la signification qu'il donnait par hasard à ce moment.

Le train de dix heures disparut à l'horizon en sifflant, laissant la gare du village abandonnée au soleil. Un haut-parleur diffusait de la musique, une chanson lente ; Olga croyait la connaître mais ne se souvenait pas des paroles.

Un garçon sortit du bâtiment de la gare, traversa les voies jusqu'au deuxième quai, y posa son sac par terre et se mit à danser ; d'abord timidement, puis de plus en plus vite, tout seul.

Radu avait renversé la tête en arrière. Son grand nez, qui la faisait penser à un poulain, était bien visible de profil. Il posa la main droite sur les cheveux d'Olga qui tombaient sur son épaule à lui. Elle frotta sa tête contre lui, s'ébroua un peu et se tint de nouveau bien droite à côté de lui.

Parfois les mots suffisaient, mais pas toujours. Il y avait des instants comme des agressions, des instants qui résistaient aux mots et ne se laissaient pas attraper. Olga lui saisit violemment la tête à deux mains, l'attira vers elle et planta ses crocs dans sa bouche.

À la tombée de la nuit, les pensées d'Olga faisaient souvent des bonds désordonnés.

Le matin, Olga avait chopé dans le journal l'expression « capsule temporelle », qui ne lui sortait plus de la tête. Serait-il possible, se demandait-elle, maintenant que l'obscurité gagnait peu à peu, d'enfermer aussi la solitude ou le silence dans une capsule ? Ou une odeur ? Ce serait une capsule de solitude, de silence ou d'odeur qui pourrait rester fermée de longues années, jusqu'au moment crucial où elle exploserait et recracherait comme un volcan la solitude, le silence ou l'odeur, et submergerait tout son corps.

Une telle capsule d'odeur venait justement d'exploser à l'ouverture d'un poivron rouge pendant la préparation d'un *chili con carne*. Elle avait catapulté Olga dans la dangereuse proximité d'une clairière éblouissante.

Pourquoi ne parlait-on de clairières qu'en rapport avec la forêt ? Dans le ciel aussi il y avait des clairières. La douleur aussi pouvait s'ouvrir comme une clairière.

Olga se leva de table pour prendre le pain dans le placard et, tandis qu'elle en coupait quelques fines tranches, elle songea que tout devenait petit et insignifiant avec le temps. Dans son enfance, les pains étaient énormes. Quand une miche était posée sur la planche à découper, Olga devait étendre les deux bras pour la saisir aux extrémités. La miche était plus grande que son petit frère, qui avait la même odeur que le pain quand on venait de le changer. Cette enfance était toujours logée en elle et intervenait au gré de sa fantaisie.

Domage, pensait-elle, qu'il n'y ait presque plus de véritables boulangers. Enfant, elle s'était toujours imaginé que ce devait être très amusant de pétrir la pâte avec ferveur dans le silence de l'aube.

Olga observait Radu à son bureau par la porte entrouverte de la chambre. Il regardait souvent au loin.

Les tentatives de le décrire échouaient à chaque fois.

Il avait les yeux verts, mais qu'est-ce que ça disait de son visage, si différent de mille autres visages aux yeux verts ?

Ses cheveux étaient clairs, en été ils blanchissaient au soleil, et contrairement à sa propre peau celle de Radu prenait au fil de la saison une teinte dorée.

Quelqu'un de beau, pourrait-on croire, mais il n'était pas beau, il était plutôt laid. Ses longues jambes paraissaient fragiles ; il n'y avait rien d'extraordinaire chez lui, rien qui méritât qu'on s'y attarde.

À Quito, autrefois, lorsqu'elle descendait en ascenseur par une journée de soleil brûlant et sortait dans la clarté de la rue, il était toujours déjà là, adossé à son 4×4 , et passait trois doigts de sa main gauche dans les cheveux en regardant le ciel.

Parfois il sifflotait. À le voir, on eût dit qu'il venait d'inventer le monde.

C'était cette fraction de seconde qui s'était incrustée, ce petit instant avant qu'il ne tourne la tête et l'aperçoive à l'entrée de l'immeuble. Là, à ce moment-là, elle l'avait su.

Mais quand on le sait, on est déjà en voie de le perdre, songea Olga. Le bonheur veut vous approcher de tout près, il exige un dévouement inconditionnel. On ne le trouve que dans un oubli total de soi.

Elle avait soudain commencé à pleurer.